



RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et à l'action culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2020-2021



dossier réalisé par **Marion Perrier**,
enseignante missionnée
au suivi des dispositifs régionaux lecture-écriture

L'Échappée littéraire est un dispositif d'incitation à la lecture à destination des lycéens initié par
la Région Bourgogne-Franche-Comté

Dans les forêts de Sibérie

« De mon duvet, j'entends crépiter le bois. Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer. » p. 54

Virgile Dureuil

Après avoir grandi à Rouen, dans une famille où on lit de la BD, Virgile Dureuil, qui a toujours dessiné, fait des études à LISAA, une école de design, animation, game et digital. Il y apprend entre autres l'animation 2D, ce qui le forme à la narration. Il travaille ensuite dans la publicité, illustre les campagnes de marques variées sans perdre de vue son rêve d'enfant : réaliser un album de bande-dessinée.

Il découvre le travail de Sylvain Tesson par les photographies de Thomas Goisque, son cousin, qui accompagne régulièrement l'écrivain voyageur dans ses périples et lui propose alors d'adapter *Dans les forêts de Sibérie* en bande-dessinée. Sylvain Tesson accepte et le projet démarre avec l'éditeur Casterman.

La bande dessinée

Dans les forêts de Sibérie, l'ouvrage de Sylvain Tesson sur lequel se fonde cette bande dessinée, reprend les carnets rédigés par l'auteur pendant une sorte d'ermitage de plusieurs mois dans une isba au bord du lac Baïkal. Récit de voyage, collection de pensées et comptes-rendus de lecture se mêlent dans ce qui est devenu un ouvrage à succès. Virgile Dureuil adapte le texte de Sylvain Tesson en choisissant des passages qui en restituent la variété les épisodes majeurs et l'atmosphère. Il parvient également à rendre compte du rapport nouveau à l'espace et au temps qui s'installe pour le voyageur.

Au bord du Baïkal : un carnet de voyage

Dépaysement et mode de vie : L'ouvrage présente les caractéristiques du carnet de voyage : un chapitrage par mois, des entrées journalières, un récit au présent mêlé de réflexions variées. Le départ est explicitement motivé par la recherche du changement, du dépaysement. Ainsi, les premières pages insistent sur le contraste entre la vie urbaine et un lieu plus sauvage : couleurs dominantes, éléments de décor, mode de vie, état d'esprit du narrateur. L'opposition entre ville, taïga et lac est un ressort récurrent dans l'œuvre. Le quotidien est radicalement différent car il se limite à quelques tâches, une quinzaine, ce qui représente pour Sylvain Tesson un resserrement, un exercice d'ascèse (cf. p. 50).

Le dépaysement est perceptible à travers la confrontation avec une culture différente : l'aire culturelle est signalée dès le début du livre avec la mention de caractères cyrilliques et la référence à Irkoutsk. Les réflexions du narrateur portent à plusieurs reprises sur les différences culturelles, sur la perception des Français à l'étranger (p. 57) et sur les coutumes locales.

Le motif du déplacement est également très présent dans les images comme dans le texte : on peut ainsi suivre, cartographie à l'appui, les étapes du voyage de l'auteur, d'Irkoutsk jusqu'à la cabane des Cèdres du Nord au bord du lac Baïkal. La suite de la bande dessinée montre Sylvain Tesson qui marche, navigue, roule et marche encore. La représentation du mouvement est importante et peut faire l'objet d'un travail spécifique avec les élèves : le mouvement dans l'image fixe, les déplacements par les choix de focalisation et les changements de décor... On comprend que le narrateur veut être ermite sans être statique.

Recul et rencontres : Du récit de voyage, on retrouve un double mouvement essentiel : prendre du recul sur soi et aller à la rencontre de l'autre. La prise de recul permet de réévaluer son mode de vie, ses choix et d'interroger les évidences en les confrontant à un quotidien tout à fait nouveau. Elle hérite en cela d'une longue tradition de récits de voyage à valeur philosophique. « Quinze sortes de ketchup. À cause de choses pareilles j'ai eu envie de quitter ce monde », pense le narrateur (p. 6). Les comparaisons et les oppositions évoquées ci-dessus renforcent la sensation de déprise d'avec sa vie : mise à distance, elle rend le mouvement réflexif possible.

Les images de scènes vécues, remémorées ou imaginées de vie en société (souvent en rouge, marron) tranchent avec celles des bords de la Taïga aux couleurs souvent sourdes et froides (camaïeux de gris, de bleus qui tirent sur le violet ou le taupe, un peu de blanc).

La distance et la solitude sont des facteurs qui prédisposent aux rencontres. Celles-ci prennent des formes variées : personnages (scientifiques, pêcheurs, gens de passage avec qui l'on boit de grandes rasades de vodka) mais aussi animaux en tous genres, qu'ils soient vus ou devinés (les traces des ours reviennent à plusieurs reprises), sauvages ou domestiques. Le protagoniste, isolé des siens, s'entoure de nouvelles figures. L'absence de ses proches est évoquée brièvement dans la bande dessinée : 1^{er} anniversaire du père (p. 22) ; les allusions à la femme aimée : de son image (p. 42) à son message de rupture (p. 91). Les « fantômes » qui se glissent « dans son cœur » sont aussi évoqués (p. 69). S'absenter de son quotidien semble pour le narrateur une source de joie, d'enthousiasme renouvelé et de liberté, mais s'accompagne nécessairement de peines et difficultés.

Adapter une autobiographie : Si le texte, le vécu, les réflexions sont celles de Sylvain Tesson, la bande dessinée est bien celle de Virgile Dureuil. Par les choix de découpage du texte, par la sélection des épisodes et des citations utilisées, par sa mise en image et son style graphique, Virgile Dureuil modèle l'œuvre selon sa lecture et son imaginaire. Le texte très dense est réduit à l'extrême mais fait ressortir ce qui, pour l'artiste, constitue le cœur du récit. On pourra travailler sur l'adaptation d'un passage du carnet en bande dessinée, en s'appuyant par exemple sur le texte fourni en annexe.

Dans la pratique du carnet de voyage, l'art du dessin, du croquis, comme l'ajout de photos ou de documents sont fréquents. Ainsi, l'adaptation du carnet de voyage en bande dessinée ne paraît pas déplacée. Si les dessins et le format du livre sont très différents du genre du croquis, ils donnent à voir au lecteur les paysages du lac Baïkal au fil des saisons. L'originalité réside ici dans le fait que les images ne viennent pas de l'auteur. Virgile Dureuil raconte avoir beaucoup travaillé à partir des photos réalisées par Thomas Goisque pour s'approprier les traits de Sylvain Tesson, les paysages de Sibérie et proposer un travail réaliste (voir entretiens recensés plus bas).

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

- **Littérature de voyage** : Selon le niveau et les objectifs, on peut choisir de se consacrer aux classiques (Homère, *L'Odyssée* ; Jonathan Swift, *Le Voyage de Gulliver* ; Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, *Un Hivernage dans les glaces* ; Marco Polo ; James Cook ; Bougainville ; Gérard de Nerval ; Pierre Loti), aux récits et journaux d'explorateurs et d'exploratrices (Richard Francis Burton, John Muir, Alexandra David-Néel, Ella Maillart, Nicolas Bouvier...) ou bien aux voyageurs d'aujourd'hui (Jean-Christophe Rufin, Cédric Gras avec qui Sylvain Tesson a voyagé). On peut aussi proposer un travail sur la bande dessinée en parallèle d'un chapitre consacré à la poésie de voyage (Apollinaire, Cendrars, Segalen, Michaux...). Voir en annexe des extraits d'Ella Maillart (à propos de l'industrialisation) et de Nicolas Bouvier (le luxe dans les choses quotidiennes).
- **Récits autobiographiques adaptés en BD** : *Profession du père*, de Sébastien Gnaedig, d'après Sorj Chalandon ; *Claudine à l'école*, de Lucie Durbiano, d'après Colette, *Le premier homme*, de Jacques Fernandez, d'après Albert Camus.

L'expérience de l'ermitage : un récit initiatique

Solitude et partage : Sylvain Tesson part vivre en ermite. La bande dessinée doit donc représenter cette solitude. Personnage noyé dans d'immenses paysages sauvages, espace restreint de la cabane illustrent cette solitude. Le monologue intérieur du personnage est retranscrit grâce aux cartouches (on compte peu de phylactères). Tout est à faire par soi-même : bois de chauffage, pêche, cuisine, lecture...

Cette solitude a pourtant quelque chose de relatif puisque le protagoniste rend visite à d'autres personnages et reçoit aussi des gens de passage. Les scènes de beuverie reviennent à plusieurs reprises, de même que les expéditions vers une autre cabane ou la base scientifique. De plus, le personnage trouve des modalités de partage adaptées à sa situation. On alterne donc entre scènes de solitudes et scènes de partages.

La tension entre bonheur de la solitude et besoin de partage est exposée avec humour (p. 54) : « De mon duvet, j'entends crépiter le bois. Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer. »

Contemplation et réflexion : Cette solitude est propice à la contemplation du monde (cf. p. 31 par exemple). Si celle-ci est explicitement évoquée dans le texte (le personnage dit avoir appris à s'installer devant une fenêtre), elle est aussi induite par l'esthétique des paysages et en particulier le travail sur les lumières et les couleurs qui font écho au texte.

Cette contemplation du monde alentour conjuguée à l'absence d'obligation est propice à la réflexion. Les bribes d'analyses, les phrases qui se veulent parfois aphoristiques placent d'ailleurs le texte de Sylvain Tesson dans une tradition proche des moralistes. Le dialogue avec les livres relus durant cet ermitage contribue à nourrir sa réflexion.

La critique qui en émane est sévère : consommation à outrance, bruit, futilité, enfermement, destruction de la nature, sédentarité, dépendance très forte aux biens et relation au temps presque malade sont dénoncés plus ou moins directement. Une vie qui se voudrait plus « naturelle » (on peut interroger le choix de cet adjectif) est valorisée : mode de vie sain, culture du corps et de l'esprit, détachement, retour à l'essentiel, relation apaisée au temps. Cet aspect de l'ouvrage de Sylvain Tesson que Virgile Dureuil endosse ici et certains paradoxes de sa position ont d'ailleurs fait l'objet de polémiques, ce qui peut aussi être une piste pour travailler sur le rôle de la littérature dans les débats de société.

Apprivoiser le temps, éprouver la présence : Au cœur de tout cela, le protagoniste cherche un autre rapport au temps, plus apaisé. C'était d'ailleurs un objectif du voyage : « régler un vieux contentieux avec le temps. » Un passage central du livre de Sylvain Tesson est ainsi repris (p. 69) « La cabane est le wagon de reddition où j'ai scellé mon armistice avec le temps. Je suis réconcilié, la moindre des politesses est de le laisser passer. » En cela, l'œuvre comporte une dimension initiatique. Un des défis de l'adaptation est donc d'illustrer ce rapport à l'espace et au temps sans lasser le lecteur. Cela passe ici par des paysages qui varient peu et évoluent lentement mais sont montrés sous des angles variés. Retranscrire la beauté des lieux et le regard que Sylvain

Tesson porte sur ce qui l'entoure est essentiel. Montrer les moments de vacance, ne pas occuper chaque case par une action, laisser de la place aux paysages, aux animaux, sont autant de moyens pour montrer le décentrement et la présence à ce qui est là. La mention des mois, des jours pour structurer l'œuvre est également importante, comme l'avancée des saisons : elle illustre une temporalité particulière propre au récit, libérée des impératifs sociaux et professionnels mais pas exempte de repères puisque l'expérience reste limitée dans le temps.

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

- **Représenter la solitude** : Une étude de quelques tableaux permettra de retracer les différents traitements d'un même motif pictural selon différentes époques et courants artistiques, du romantisme (Caspar David Friedrich) au réalisme américain (Edward Hopper), en passant par l'impressionnisme (Jean-Baptiste Corot, par exemple) et l'expressionnisme (Edvard Munch). En littérature, une sélection de textes permettra d'aborder le thème sous différentes déclinaisons. Voir entre autres les extraits proposés en annexe, de Daniel Defoe à Henry Thoreau et John Muir.
- **Fragments** : La Bruyère, La Rochefoucauld, Pascal (voir annexe), Georges Perros

PROPOSITIONS PÉDAGOGIQUES

Références aux programmes

- **2nde GT** : Le roman et le récit du XVIIIème au XXIème siècle : travail sur le récit entre texte et image
- **1ère GT** : Stendhal, *Le Rouge et le noir* + parcours Le personnage de roman, esthétique et valeur (construction des personnages en B.D....) Objet d'étude : La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle : la réflexion dans le récit de voyage
- **2nde Professionnelle** : Devenir soi : écritures autobiographiques
- **1ère Professionnelle** : Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesque
- **Terminale Professionnelle** : Au XXe siècle, l'homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts / Identité et diversité
- **CAP** : Se dire, s'affirmer, s'émanciper - Rêver, imaginer, créer

Lire, écrire, créer

- **Les éléments déchaînés en peinture** : chercher des représentations d'incendies, de tempêtes, de mers agitées dans différents genres (littérature, peinture, cinéma...) qui ont pu inspirer l'imaginaire collectif.
- **Rendre l'atmosphère d'un livre par la musique** : après avoir écouté un morceau de la bande originale du film adapté de *Dans les forêts de Sibérie* (musique signée Ibrahim Maalouf), demander aux élèves de chercher un morceau qui accompagnerait un épisode de la bande dessinée. La bande originale collective ainsi réalisée peut servir de support pour prolonger le travail après la venue de l'artiste et nourrir de futurs échanges.
- **Atelier storyboard** : en ayant travaillé sur les principes de l'adaptation et sur les grandes notions autour de la BD (composition d'une planche, cadrage d'une case, points de vue, story-board...), constituer des groupes. Demander à chaque groupe de choisir un passage d'une œuvre étudiée et de construire le story-board d'une planche adaptée de ce passage.
- **Biographèmes** : « Si j'étais écrivain et mort, comme j'aimerais que ma vie se réduisît, par les soins d'un biographe amical et désinvolte, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons des « biographèmes » » écrit Roland Barthes. Plusieurs des personnages représentés sont évoqués en quelques mots (voir p. 9 par exemple). On peut proposer aux élèves de développer des « biographèmes » de ces personnages, des biographies brisées, fictionnelles et fragmentaires.

Variante : distribuer des portraits divers et demander aux élèves de rédiger des biographèmes (on peut bien entendu simplifier l'approche de cette notion) – Pour des profils d'élèves plus en difficulté, il est possible de faire réaliser de simples esquisses de portraits résumés à quelques traits. On peut d'ailleurs en faire un jeu littéraire : faire de courts portraits ou des biographèmes d'auteurs étudiés qu'il faut ensuite reconnaître.

- **Projet photographie** : La planche page 50 présente le personnage dans un temps qui dure, entre resserrement des activités et sensation de liberté. Elle s'appuie pour cela sur des cases type « nature morte » et des cases « paysages ». Elles représentent les principales préoccupations de Sylvain Tesson : le chauffage, la nourriture, la lecture, la contemplation. Il s'agit alors pour les élèves de réaliser trois photographies (nature morte et paysage) qui reflètent les préoccupations essentielles d'un personnage (qu'il s'agisse d'eux-mêmes ou d'un personnage fictif). Ces photographies seront accompagnées de quelques phrases de monologue intérieur qui les mettront en valeur.

Planches à analyser

- **L'arrivée à la cabane (p. 13)** : Procédés de dramatisation, la métaphore du naufrage dans les mots et l'image, dimension cinématographique, représentation de la solitude
- **Cette vie apporte la paix (p. 50)** : Une vie ascétique totalisée en quelques pages, intérieur et extérieur par les couleurs, quelques activités, nature morte et nature vivante, culture littéraire, encadrement par la représentation du personnage : immobile, réflexion et contemplation
- **Deux modes de vie qui s'opposent (p. 64)** : Mise en parallèle et en opposition de deux lieux, deux modes de vies, deux systèmes de croyances.
- **L'heure du bilan** : Représenter en quelques cases ce que l'expérience de plusieurs mois a apporté, le choix des images et personnages, le passage au passé composé, entre souvenirs et perspectives d'avenir, vers la fin d'un voyage initiatique.

EN ÉCHO...

Autour de Virgile Dureuil

- Un [entretien](#) pour « Branchés culture » : échange très riche sur les méthodes de travail et la démarche d'adaptation.
- Une courte mise en valeur de l'ouvrage par [Cultura](#)
- Une [interview](#) par Eric Cooper
- Les références de l'auteur en bande dessinée (évoquées en entretien) : EdgarP. Jacobs ; Jean Giraud ; Hugo Pratt ; Mike Mignola.

Pour accompagner la lecture

- [Six mois de cabane au Baïkal](#), co-réalisation avec Florence Tran – Bo Travail Production. Images filmées pendant l'ermitage au bord du lac.
- Adaptation en film *Dans les forêts de Sibérie* par Safy Nebbou : [bande annonce](#), musique d'Ibrahim Maalouf
- Adaptation [théâtrale](#) du récit de Sylvain Tesson
- [Entretien](#) de Sylvain Tesson avec Guilaine Depis pour le *Magazine des livres*.

Thèmes croisés avec les œuvres de l'Échappée littéraire

- **Enfances, formation** : Jean-Baptiste Andréa, *Cent millions d'années et un jour* ; Christine de Mazière, *La Route des Balkans* ; Nadia Nakhlé, *Les Oiseaux ne se retournent pas*.
- **Guerre** : Patrice Gain, *Le Sourire du scorpion* ; Christine de Mazière, *La Route des Balkans* ; Nadia Nakhlé, *Les Oiseaux ne se retournent pas*.
- **La volonté, l'obstination** : Jean-Baptiste Andréa, *Cent millions d'années et un jour* ; Stéphanie Hochet, *Pacifique* ; Christine de Mazière, *La Route des Balkans* ; Nadia Nakhlé, *Les Oiseaux ne se retournent pas* ; Zelba, *Dans le même bateau*.

- **Découverte de soi** : Jean-Baptiste Andréa, *Cent millions d'années et un jour* ; Stéphanie Hochet, *Pacifique* ; Christine de Mazière, *La Route des Balkans* ; Nadia Nakhlé, *Les Oiseaux ne se retournent pas* ; Zelba, *Dans le même bateau*.
- **Nature** : Jean-Baptiste Andréa, *Cent millions d'années et un jour* ; Patrice Gain, *Le Sourire du scorpion* ; Stéphanie Hochet, *Pacifique*.

ANNEXES

Pascal, *Pensées* – 139. Divertissement (1670)

Quand je m’y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s’exposent dans la Cour, dans la guerre, d’où naissent tant de querelles, de passions, d’entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j’ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d’une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s’il savait demeurer chez soi avec plaisir, n’en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d’une place. On n’achète une charge à l’armée si cher, que parce qu’on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu’on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j’ai pensé de plus près et qu’après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j’ai voulu en découvrir la raison, j’ai trouvé qu’il y en a une bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu’on se figure, où l’on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu’on s’en imagine accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S’il est sans divertissement et qu’on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu’il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont inévitables. De sorte que s’il est sans ce qu’on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n’est pas qu’il y ait en effet du bonheur, ni qu’on s’imagine que la vraie béatitude soit d’avoir l’argent qu’on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu’on court, on n’en voudrait pas s’il était offert. Ce n’est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu’on recherche, ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c’est le tracassé qui nous détourne d’y penser et nous divertit.

Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. De là vient que la prison est un supplice si horrible. De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c’est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de ce qu’on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu’à divertir le roi et à l’empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu’il est, s’il y pense".

Daniel Defoe, *Robinson Crusoé* (1719), traduction Petrus Borel (1996)

Mon père, homme grave et sage, me donnait de sérieux et d'excellents conseils contre ce qu'il prévoyait être mon dessein. Un matin il m'appela dans sa chambre, où il était retenu par la goutte, et me réprimanda chaleureusement à ce sujet.

« Quelle autre raison as-tu, me dit-il, qu'un penchant aventureux, pour abandonner la maison paternelle et ta patrie, où tu pourrais être poussé, et où tu as l'assurance de faire ta fortune avec de l'application et de l'industrie, et l'assurance d'une vie d'aisance et de plaisir? Il n'y a que les hommes dans l'adversité ou les ambitieux qui s'en vont chercher aventure dans les pays étrangers, pour s'élever par entreprise et se rendre fameux par des actes en dehors de la voie commune. Ces choses sont de beaucoup trop au-dessus ou trop au-dessous de toi ; ton état est le médiocre, ou ce qui peut être appelé la première condition du bas étage ; une longue expérience me l'a fait reconnaître comme le meilleur dans le monde et le plus convenable au bonheur. Il n'est en proie ni aux misères, ni aux peines, ni aux travaux, ni aux souffrances des artisans : il n'est point troublé par l'orgueil, le luxe, l'ambition et l'envie des hautes classes. Tu peux juger du bonheur de cet état ; c'est celui de la vie que les autres hommes jaloussent ; les rois, souvent, ont gémi des cruelles conséquences d'être nés pour les grandeurs, et ont souhaité d'être placés entre les deux extrêmes, entre les grands et les petits ; enfin le sage l'a proclamé le juste point de la vraie félicité en implorant le Ciel de le préserver de la pauvreté et de la richesse. »

H.D. Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois* (1854), traduction Louis Fabulet

Mon père, homme grave et sage, me donnait de sérieux et d'excellents conseils contre ce qu'il prévoyait être mon dessein. Un matin il m'appela dans sa chambre, où il était retenu par la goutte, et me réprimanda chaleureusement à ce sujet.

« Quelle autre raison as-tu, me dit-il, qu'un penchant aventureux, pour abandonner la maison paternelle et ta patrie, où tu pourrais être poussé, et où tu as l'assurance de faire ta fortune avec de l'application et de l'industrie, et l'assurance d'une vie d'aisance et de plaisir? Il n'y a que les hommes dans l'adversité ou les ambitieux qui s'en vont chercher aventure dans les pays étrangers, pour s'élever par entreprise et se rendre fameux par des actes en dehors de la voie commune. Ces choses sont de beaucoup trop au-dessus ou trop au-dessous de toi ; ton état est le médiocre, ou ce qui peut être appelé la première condition du bas étage ; une longue expérience me l'a fait reconnaître comme le meilleur dans le monde et le plus convenable au bonheur. Il n'est en proie ni aux misères, ni aux peines, ni aux travaux, ni aux souffrances des artisans : il n'est point troublé par l'orgueil, le luxe, l'ambition et l'envie des hautes classes. Tu peux juger du bonheur de cet état ; c'est celui de la vie que les autres hommes jaloussent ; les rois, souvent, ont gémi des cruelles conséquences d'être nés pour les grandeurs, et ont souhaité d'être placés entre les deux extrêmes, entre les grands et les petits ; enfin le sage l'a proclamé le juste point de la vraie félicité en implorant le Ciel de le préserver de la pauvreté et de la richesse. »

John Muir (1838-1914), *Célébration de la nature* (Corti, 2011)

De bonne heure, par un beau matin du milieu de l'été indien, alors que les prairies glaciaires craquetaient encore de cristaux de givre, je partis du pied du mont Lyell pour la vallée de Yosemite, afin de reconstituer mes réserves de pain et de thé. J'avais passé l'été, comme bien des précédents, à explorer les glaciers qui sont à la source des fleuves San Joaquin, Tuolumne, Merced et Owens, à mesurer et étudier leur direction, leurs mouvements, leurs crevasses, moraines, etc., et le rôle qu'ils avaient joué, au cours de la période de leur plus grande extension, depuis la création et le développement des paysages alpins de ce merveilleux pays. L'époque propice à ce genre de travail était presque achevée pour cette année-là et je me régalaï d'avance de l'hiver qui venait avec ses prodigieux orages, où je serais bloqué bien au chaud par la neige dans ma cabane de Yosemite, avec une bonne provision de pain et de livres; une pointe de regret me vint pourtant lorsque je me dis que, peut-être, je ne reverrais plus avant l'été prochain cette région bien-aimée, hormis de loin, des hauteurs proches des murailles de Yosemite.

Ella Maillart, *La Voie cruelle* (1947)

La nature, le climat et le caractère de l'Afghanistan sont totalement étrangers aux innovations surgies de-ci, de-là, non seulement aux fabriques et entreprises industrielles hâtivement mûries, mais aussi aux maisons modernes à larges fenêtres et à toits minces impossibles à chauffer au cours du glacial hiver, aux complets étriqués, aux souliers pointus en similibuir, aux bicyclettes.... Lorsque la fabrication des cotonnades exige une population de robots, n'est-il pas préférable de continuer à porter du tissé main ?

Les hommes doivent être nourris et vêtus, bien entendu ; mais doivent-ils pour cela anéantir leurs facultés les plus importantes ? En d'autres mots, est-il nécessaire que chaque pays asiatique fasse jusqu'au bout l'amère expérience matérialiste ? En admettant que l'Europe commence à voir la nécessité de fonder à nouveau sa vie sur des valeurs spirituelles, quand donc l'Asie percera-t-elle le mirage de « l'industrialisation immédiate et à n'importe quel prix » ? Hashim khan, intelligent Premier ministre d'Afghanistan, verra-t-il qu'en introduisant trop de méthodes occidentales parmi ses tribus, il va les bouleverser ? Elles seront incapables de combattre la dépression morale qui rampe dans le sillage de notre culture matérialiste. Les mines, le pétrole, le charbon, l'électricité promettent de rapides et gros bénéfices. Bétail, fruits, peau de caracul, laines, blé et forêts réclament de la patience ; mais ce sont des produits afghans nécessitant des activités afghanes : ils ne suscitent pas de rupture avec le passé, pas de développement imposé et forcé. L'harmonie, la joie d'être peuvent continuer à s'épanouir normalement.

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde* (1963)

Dans ce passage, Nicolas Bouvier se trouve à Tabriz, en Iran.

Au point du jour, l'odeur des fours venait à travers la neige nous flatter les narines; celle des miches arméniennes au sésame, chaudes comme des tisons; celle du pain sandjak qui fait tourner la tête, celle du

pain lavash en fines feuilles semées de brûlures. Il n'y a vraiment qu'un pays très ancien pour placer ainsi son luxe dans les choses les plus quotidiennes; on sentait bien trente générations et quelques dynasties alignées derrière ce pain-là. Avec ce pain, du thé, des oignons, du fromage de brebis, une poignée de cigarettes iraniennes, et les longs loisirs de l'hiver, nous étions du bon côté de la vie. La vie à trois cents toman par mois. J'avais maintenant assez d'élèves pour y suffire. D'eux d'entre eux, même, fils de boucher, amélioraient parfois notre ordinaire en apportant quelques déchets raflés sur l'étal paternel. C'étaient des jumeaux rouquins timides jusqu'à la panique, qui ne savaient rien, n'apprenaient rien, mais qui nous plaisaient bien lorsqu'ils tiraient de leur serviette un poumon de chèvre, grosse éponge sanguinolente, ou quelques bas morceaux de buffle encore semés de poils noirs. Chaque samedi soir nous allions au restaurant Djahan Noma, bondé de Kurdes et de sombres fêtards en casquette, manger un plat de mouton dont nous reparlions la semaine. De temps en temps, Thierry, qui peignait dans une demi-pénombre et croyait sentir sa vue baisser, s'isolait pour se cuire un kilo de carottes. A ce caprice près, il n'était pas plus exigeant que moi : un jour que je nettoyait avec un couteau les bords de notre marmite il me suggéra, l'œil brillant, de confectionner avec ces raclures une « sorte de grosse croquette ».

Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967)

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la Virginie. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis elle s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui et comme au-dessus de lui un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles, qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

À Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles des paramètres au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différençait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette

fonction comme de bien d'autres qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de file est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu... Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. [...]

Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !

Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie* (2011)

16 mars.

Dans le monde que j'ai quitté, la présence des autres exerce un contrôle sur les actes.

Elle maintient dans la discipline. En ville, sans le regard de nos voisins, nous nous comporterions moins élégamment. Qui n'a jamais dîné seul debout dans sa cuisine, heureux de n'avoir pas à mettre le couvert, jouissant de bâfrer à grosses lampées une boîte de raviolis froids ? Dans la cabane, le relâchement menace. Combien de Sibériens solitaires, affranchis de tout impératif social, sachant qu'ils ne renvoient une image d'eux-mêmes à personne, finissent avachis sur un lit de mégots à se gratter la gale ? Robinson connaît ce danger et décide, pour ne pas s'avilir, de dîner chaque soir à table et en costume, comme s'il recevait un convive.

Nos semblables confirment la réalité du monde. Si l'on ferme les yeux en ville, quel soulagement que la réalité ne s'annule pas : autrui continue à me percevoir ! L'ermite est seul, face à la nature. Il demeure l'unique contemplateur du réel, porte le fardeau de la représentation du monde, de sa révélation au regard humain.

L'ennui ne me fait aucune peur. Il y a morsure plus douloureuse : le chagrin de ne pas partager avec un être aimé la beauté des moments vécus. La solitude: ce que les autres perdent à n'être pas auprès de celui qui l'éprouve.

À Paris, avant le départ, on me mettait en garde. L'ennui constituerait mon ennemi mortifère ! J'en crèverais ! J'écoutais poliment. Les gens qui parlaient ainsi avaient le sentiment de constituer à eux seuls une distraction formidable. «Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas...» écrit Rousseau dans les *Rêveries*. (1)

L'épreuve de la solitude, Rousseau la perçoit dans la cinquième de ses promenades. Le solitaire doit s'astreindre au devoir de vertu, dit-il, et ne peut se permettre la cruauté. S'il se comporte mal, l'expérience de son érémitisme lui imposera une double peine : d'une part, il aura à supporter une atmosphère viciée par sa propre méchanceté et, de l'autre, il lui faudra subir l'échec de n'avoir pas été digne du genre humain. «L'homme civil veut que les autres soient contents de lui, le solitaire est forcé de l'être de lui-même ou sa vie est insupportable. Aussi, le second est forcé d'être vertueux.» La solitude de Rousseau génère la bonté. Par effet de retour, elle dissoudra le souvenir des vilénies (2) humaines. Elle est le baume appliqué sur la plaie de la méfiance à l'égard des semblables : « J'aime mieux les fuir que les haïr », écrit-il des hommes dans la sixième promenade.

C'est dans l'intérêt du solitaire de se montrer bienveillant avec ce qui l'entoure, de rallier à sa cause bêtes, plantes et dieux. Pourquoi ajouterait-il à l'austérité de son état le sentiment de l'hostilité du monde ? L'ermite s'interdit toute brutalité à l'égard de son environnement. C'est le syndrome de saint François d'Assise. Le saint parle à ses frères oiseaux, Bouddha caresse l'éléphant enragé, saint Séraphin de Sarov (3) nourrit les ours bruns, et Rousseau cherche consolation dans l'herborisation.

À midi, je regarde très attentivement la neige tomber sur les cèdres. Je tâche de bien me pénétrer du spectacle et de suivre la course du plus grand nombre de flocons. Exercice épuisant. Et il y a des gens qui appellent cela de l'oisiveté!

- (1) *Rêveries du promeneur solitaire* (1776-1778, posthume) fait partie des livres emmenés par S. Tesson dans sa cabane sur les bords du lac Baïkal. (2) Action basse et dégradante. (3) Moine orthodoxe, ayant vécu en ermite au XIX^e.